

ETHNOGRAPHIE "TEXTUELLE" ET ANTHROPOLOGIQUE "DE LA MODERNITE" :
L'EVANESCENCE DE L'OBJET

Le danger qui guette cependant l'anthropologie est celui de se transformer en une entreprise strictement textuelle, qui ne verrait plus dans les cultures "que des mises en pratique de textualité" (Rabinow 1986 : 102). Une telle "ethnographie textuelle" risque de se contenter d'analyser les méta-représentations de l'anthropologie ou de la culture occidentale au détriment d'un examen des rapports concrets que cette culture entretient avec les autres sociétés et des représentations que ces dernières produisent à leur tour. Il y a un risque de perte de sens à ne plus parler de l'autre qu'en termes de "stratégies rhétoriques" ou en fonction de l'entreprise analytique.

Tel est d'ailleurs le cas de plusieurs "objets" de l'anthropologie qui circulent aujourd'hui, au sein de la discipline ou en dehors, et qui se trouvent complètement coupés de leur référentiel social. Le débat, dans la littérature anglo-saxonne, autour de la rationalité et de la magie et plus généralement autour de la "traductibilité" des cultures s'appuie ainsi sur quelques exemples empruntés aux peuples exotiques, mais dans ce débat la "variable culturelle" Nuer, Azandé ou Mélanésienne fonctionne la plupart du temps comme "pure mention" (Sindzingre 1986 : 53-54)⁽²⁰⁾.

Le problème du référentiel social se pose de façon encore plus aiguë lorsqu'il s'agit de l'anthropologie "rapatriée", celle qui veut désormais se consacrer à la société industrielle moderne. Ce "repli", effectué plus pour des raisons pratiques (rétrécissement ou disparition des objets traditionnels exotiques) que pour des raisons heuristiques (élargissement du champ intellectuel et historique de la discipline), pose en effet un problème quant aux objets empiriques d'une telle anthropologie. Devant la difficulté de cerner des objets dont la singularité se donnerait tout de suite dans la distance culturelle et historique qui sépare l'observateur de ceux qu'il observe, comme

(20) Sur la mention de la sorcellerie chez les Azandé (analyse d'Evans-Pritchard 1972) dans le débat autour de la rationalité, voir à titre d'exemples : Winch (1970), McIntyre (1970 : 67), Webster (1982 : 93-94), Sperber (1982 : 67), Latour (1983 : 209-211), Jarvie (1984 : 62-63), Ulin (1984 : 37-40).

c'était le cas jusqu'ici avec les objets traditionnels, et devant la difficulté d'abstraire les objets modernes de la propre expérience et historicité de l'observateur, l'anthropologie de "la modernité" semble vouloir fonder sa démarche sur une sorte d'"effet ethnographique".

A partir de la pertinence postulée des méthodes traditionnelles de la discipline (observation participante, expérience d'intersubjectivité, unités restreintes homogènes), qu'elle ne prend d'ailleurs jamais la peine d'interroger par rapport au déplacement culturel et historique qu'elle leur fait subir, l'anthropologie du "chez soi" en vient en quelque sorte à créer de l'"objet ethnographique" en guise et place de l'objet empirique, particulièrement absent ou déficient. C'est à partir de la pertinence postulée du regard anthropologique et du texte ethnographique classique que l'anthropologie de la modernité tente aujourd'hui de fonder et de légitimer sa nouvelle pratique. Comme le dit si bien Jamin (1986 : 18), c'est grâce au "solipsisme épistémologique" suivant : "Je suis ethnographe, donc ce que j'observe est ethnographique" qu'elle se réalise désormais en partie.

A travers sa brève histoire, l'anthropologie "rapatriée" nous a en effet habitués à construire ses objets sur la base d'une série d'homologies (entre le sauvage et le civilisé, la tradition et la modernité, le village de brousse et le quartier urbain,...) et de métaphores ("les bidonvilles comme culture du pauvre", "le rock comme culture des jeunes", "l'échange de vin comme potlatch occidental" (L'Arc, 1968), "le football comme religion", "les feuilletons télévisés comme mythologies modernes" (Augé 1982, 1983),...).

Dans ce contexte, la perspective de "la culture comme texte" prend une dimension particulièrement évidente et l'effet textuel aboutit à étendre au-delà de leurs limites "traditionnelles" les espaces "exotiques". A travers l'anthropologie de la modernité nous assistons à une extension du domaine du pré- ("trouver" des croyances et des comportements pré-scientifiques, pré-rationnels, pré-modernes, pré-économiques,...) et du périphérique (périphérie de la ville, périphérie de la production industrielle, périphérie des institutions officielles,...) au détriment d'un intérêt pour les activités et les croyances centrales (le savoir scientifique, la "rationalité" économique, le pouvoir politique,...). Une telle anthropologie "rapatriée" a tendance à reproduire et à consacrer ce que Latour (1983) a nommé le "grand partage", entre sociétés occidentales modernes et

sociétés "autres", pensée scientifique et pensée "pré-scientifique", culture savante et culture "populaire".

REFERENCES CITEES

- AGAR, M.H.
1985 *Speaking of Ethnography*. Sage University Paper Series on Qualitative Research Methods (vol. 2). Beverly Hills, CA : Sage.
- AUGE, M.
1982 "Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse", *Le Débat*, 19 : 59-67.
1983 "Héros téléculturels ou une nuit à l'ambassade", *Le temps de la réflexion*, IV : 265-278.
- BATESON, G.
1971 *La cérémonie du Naven*. Paris : Minuit.
- BEATTIE, J.
1960 *Bunyoro, an African Kingdom*, New York : Holt, Rinehart and Winston.
1965 *Understanding an African Kingdom : Bunyoro*, New York : Holt, Rinehart and Winston (Studies in Anthropological Method).
- BOON, J.A.
1983 "Functionalist Write too : Frazer/Malinowski and the Semiotics of the Monograph", *Semiotica*, 46, No 2-4 : 131-149.
- BOREL, M.-J.
1986 "Le discours descriptif. Questions d'épistémologie et de sémiologie", in M.-J. Borel, J.-M. Adam et J.-B. Grize (éds), *Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance*, Neuchâtel : Travaux du centre de recherches sémiologiques, No 51, pp. 1-51.
1987 "La schématisation, la description et le nouveau utérin", ronéotypé.
- BOWEN, E.S.
1954 *Return to Laughter*, New York : Harper & Row.
- CLIFFORD, J.
1983 "De l'autorité en ethnographie", *L'ethnographie*, T. 79, No 90-91 : 87-118.
- CLIFFORD, J. & G. MARCUS (eds)
1986 *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley : University of California Press.
- CONDOMINAS, G.
1972 "Marcel Mauss et l'homme de terrain", in *L'Arc* 48, *Marcel Mauss*, pp. 3-7.

- COPANS, J.
 1974 *Critiques et politiques de l'anthropologie*, Paris : Maspero.
- 1979 "Lévi-Strauss face à Rousseau ou la censure du politique",
in J.-L. Amselle (éd.), *Le Sauvage à la mode*, Paris : Ed. Le Sycomore, pp. 27-93.
- CRAPANZANO, V.
 1980 *Tuhami : Portrait of a Moroccan*, Chicago : University of Chicago Press.
- CRESSWELL, R., M. Godelier
 1976 *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, Paris : Maspero.
- DERRIDA, J.
 1967 *De la grammatologie*, Paris : Le Seuil (voir "La violence de la lettre : de Lévi-Strauss à Rousseau", pp. 149-202).
- DUMONT, J.-P.
 1978 *The Headman and I*, Austin : University of Texas Press.
- DUMONT, L.
 1972 "Une science en devenir", *in* *L'Arc* 48, *Marcel Mauss*, pp. 8-21.
- DWYER, K.
 1979 "Dialogue of Ethnology". *Dialectical Anthropology*, 4 : 205-224.
- ETUDES RURALES
 1986 *Le texte ethnographique*, No 97-98.
- EVANS-PRITCHARD, E.
 1968 *Les Nuer*, Paris : Gallimard.
- 1969 *Anthropologie sociale*, Paris : Petite bibliothèque Payot.
- 1972 "L'essai sur le don", *in* *L'Arc* 48, *Marcel Mauss*, pp. 28-32.
- 1972 *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris : Gallimard.
- FABIAN, J.
 1983 *Time and the Other. How Anthropology makes its object*, New York : Columbia University Press.
- FAVRET-SAADA, J.
 1976 *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris : Gallimard.
- FOUCAULT, M.
 1966 *Les mots et les choses*, Paris : Gallimard.
- GADAMER, M.G.
 1975 *Truth and Method*, New York : Continuum.

GEERTZ, C.

1973a "Deep play : Notes on the Balinese cockfight", in Geertz, C., *The Interpretation of Cultures*, New York : Basic Books, pp. 412-453.

1973b "Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture", in Geertz, C., *The Interpretation of Cultures*, New York : Basic Books, pp. 3-30.

1976 "'From the Native's Point of View' : On The Nature of Anthropological Understanding", in K.H. Basso & M.A. Selby, *Meaning in Anthropology*, Albuquerque : Univ. of New Mexico Press, pp. 221-237.

1986 "Diapositives anthropologiques", *Communications*, 43 : 71-90.

GRIAULE, M.

1966 *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotomméli*. Paris : Fayard.

GRIZE, J.-B. (éd.)

1984 *Sémiologie du raisonnement*, Berne : P. Lang.

HARRIS, M.

1979 *Cultural Materialism. The Struggle for a Science of Culture*. New York : Random House.

HERZFELD, M.

1983 "Signs in the Field : Prospects and Issues for Semiotic Ethnography", *Semiotica*, 46, No 2-4 : 99-106.

JAMIN, J.

1986 "Le texte ethnographique. Argument", *Etudes Rurales*, No 97-98 : 13-24.

JARVIE, I.

1984 *Rationality and Relativism*, London : Routledge & Kegan Paul.

JOLY, A.

1983 "Bronislaw Malinowski : de l'anthropologie linguistique à la linguistique anthropologique", in B. Rupp-Eisenreich et P. Menget (éds), *L'anthropologie : points d'histoire, L'Ethnographie*, T. LXXIX, No 90-91, pp. 47-60.

KILANI, M.

1986 "Que de *hau* ! Problèmes de description et d'interprétation dans le débat autour de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss", in M.-J. Borel, J.-M. Adam, J.-B. Grize (éds), *Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance*, Neuchâtel : Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques, No 51, pp. 53-82.

LACOSTE-DUJARDIN, C.

1977 *Dialogue de femmes en ethnologie*, Paris : Maspero.

- LATOUR, B.
 1983 "Comment redistribuer le grand partage ?",
Revue de synthèse, IIIe S., No 110 : 203-236.
-
- 1985 "Les 'vues' de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie
 des sciences et des techniques", *Culture technique*,
 14 : 4-29.
- LECLERC, G.
 1983 "Ethnologie, anthropologie et sociologie (Powell, Boas,
 Durkheim)", in B. Rupp-Eisenreich et P. Menget (Éds),
L'anthropologie : points d'histoire, L'Ethnographie,
 T. LXXIX, No 90-91, pp. 23-46.
- LEVI-STRAUSS, C.
 1950 "Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss", in M. Mauss,
Anthropologie et sociologie, Paris : P.U.F., pp. IX-LII.
- 1958 *Anthropologie structurale*, Paris : Plon.
- 1965 *Le totémisme aujourd'hui*, Paris : P.U.F.
- 1973 *Anthropologie structurale deux*, Paris : Plon.
- 1973 *Tristes tropiques*. Paris : Plon. Terre humaine.
- LOWRY, J.
 1981 "Theorising 'observation'", *Communication & Cognition*,
 vol 14, No 1 : 7-23.
- MALINOWSKI, B.
 1963 *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris : Gallimard.
- 1974 *Les jardins de corail*, Paris : Maspero.
- MARCUS, G. & D. CUSHMAN
 1982 "Ethnographies as Texts", *Annual Review of*
Anthropology, 11 : 25-69.
- MAUSS, M.
 1967 *Manuel d'ethnographie*, Paris : Petite bibliothèque Payot.
- McINTYRE, A.
 1970 "The Idea of Social Science", in B.R. Wilson, *Rationality*,
 Evanston & New York : Harper & Row Publishers, pp. 112-130.
- MEAD, M.
 1977 *Male and Female*, Westport : Greenwood Press.
- PULMAN, B.
 1986 "Le débat anthropologie/psychanalyse et la référence au
 terrain", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol.
 80 : 5-26.

- RABINOW, P.
 1977 *Reflections on Fieldwork in Morocco*, Berkeley : University of California Press.
- 1986 "Fantasia dans la bibliothèque. Les représentations sont des faits sociaux : modernité et post-modernité en anthropologie", *Etudes rurales*, No 97-98 : 91-114.
- RADIN, P.
 1933 *The Method and Theory of Ethnology*, New York, London : McGraw Hill Book Co.
- RADCLIFFE-BROWN, A.R.
 1958 "The Methods of Ethnology and Social Anthropology" in M.N. Srinivas (ed.), *Method in social Anthropology*, Bombay : Asia Publishing House.
- 1968 *Structure et fonction dans la société primitive*. Paris : Minuit.
- RICHARDS, A.I.
 1964 "Culture in Malinowski's Work", in R. Firth (ed.), *Man and Culture : An Evaluation of the Work of Bronislaw Malinowski*, New York : Harper Torch Books.
- RICOEUR, P.
 1971 "The Model of the Text : Meaningful Action Considered as Text", *Social Research*, 38-39 : 529-562; repris en français sous le titre "Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte", in P. Ricoeur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, 1986, Paris : Seuil.
- RUPP-EISENREICH, B. (éd.)
 1984 *Histoires de l'anthropologie : XVI-XIX siècles*, Paris : Klincksieck.
- RUPP-EISENREICH, B. et P. MENGET (éds)
 1983 *L'anthropologie : points d'histoire*, *L'Ethnographie*, T. LXXIX, No 90-91.
- SEMIOTICA
 1983 *Signs in the Field : Prospects and Issues for Semiotic Ethnography*, vol. 46, no 2-4.
- SINDZINGRE, N.
 1986 "L'anthropologie : une structure segmentaire", *L'Homme*, vol. 26, No 97-98 : 39-61.
- SPERBER, D.
 1982 *Le savoir des anthropologues*. Paris : Hermann.
- STOCKING, G.W. Jr.
 1983 "The Ethnographer's Magic : The Development of Fieldwork in British Anthropology from Tylor to Malinowski", in Stocking, G.W. jr (ed.), 1983, pp. 70-121.

- STOCKING, G.W. Jr (ed.)
 1983 *Observers observed*, History of Anthropology vol. I,
 Madison : The University of Wisconsin Press.
-
- 1984 *Functionalism Historicized*, History of Anthro-
 pology vol. 2, Madison : The University
 of Wisconsin University.
- ULIN, R.
 1984 *Understanding Cultures. Perspectives in Anthropology and
 Social Theory*. Austin : University of Texas Press.
- WEBSTER, S.
 1982 "Dialogue and Fiction in Ethnography", *Dialectical
 Anthropology*, 7, No 2 : 91-114.
- WINCH, P.
 1970 "Understanding a Primitive Society", in B.R.
 Wilson (ed.), *Rationality*, Evanston & New York :
 Harper & Row Publishers, pp. 78-111.
- WINNER, I. P. & T. G. WINNER
 1976 "The Semiotics of Cultural Texts", *Semiotica*, 18, 2 :
 101-156.

Institut d'Anthropologie
 et de Sociologie
 UNIVERSITE DE LAUSANNE

Mondher KILANI

La description en anthropologie "interprétative"

1. Remarques introductives

L'étude qui va suivre est d'intention plus descriptive que théorique.

Mon but est de développer, sur un nouveau matériel, certaines des hypothèses que j'ai formulées ailleurs⁽¹⁾ sur les normes, les formes et les fonctions des descriptions dans des textes scientifiques en sciences humaines, en l'occurrence des textes d'anthropologues.

Conformément à une décision méthodique que j'ai prise de m'arrêter à des textes reconnus historiquement comme fondateurs dans la discipline⁽²⁾, mon étude va porter sur une monographie qui s'est trouvée servir d'emblème à ce que les spécialistes conviennent actuellement de considérer comme une nouvelle façon de faire de l'anthropologie et qu'on appelle, en suivant son auteur, "anthropologie interprétative". Il s'agit des fameuses "Notes sur le combat de coqs balinais" de Clifford Geertz⁽³⁾, un anthropologue de Princeton.

Je vais commencer par quelques observations d'abord extérieures sur ce texte, avant d'indiquer le point de vue sous lequel je me propose d'en aborder certains aspects.

1.1 "Notes sur le combat de coqs": le texte.

Le texte est assez long⁽⁴⁾ et, à première lecture, plutôt difficile

(1) Pour des considérations plus théoriques, voir M.J. Borel, (1986), *Le discours descriptif, questions d'épistémologie et de sémiologie*, Neuchâtel, *Travaux du Centre de recherches sémiologiques*, 51, I, 1-52; (1987a), *Discours descriptif et référence*, id, 53, 77-89; (1987b), *Le discours descriptif dans des textes scientifiques, Interdisciplinaires*, Fribourg (à paraître); (1987c) *La subordination, La description et le nouveau névra*, *Revue européenne des sciences sociales*, XXV, 77, 151-177.

(2) Voir M.J. Borel (1987c), 161.

(3) C. Geertz, *Deep play: Notes on the Balinese Cockfight* paru en 1972 dans *Daedalus*, 101, 1-37, réédité dans *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, et paru en français (trad. L. Eyrard) sous le titre: *Jeu d'enjeu. Notes sur le combat de coqs balinais*, dans *Débat*, 7, 1980, 86-145. Le dernier livre de Geertz est explicite dans son titre: *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books, 1983.

(4) Le texte en traduction comporte soixante pages, avec quarante-neuf notes en italiques dans le texte (plus quatre du traducteur), quarante-et-une notes et références en bas de page, (dont huit du traducteur), plus une carte en marge et quatre photos encartées. On compte cinquante-sept mentions (proportionnellement presque une par page) de trente-trois ouvrages académiques, dans le champ anthropologique ou ailleurs. Le plus ancien cité est Aristote, le reste se situe entre 1921 et 1970. Les références sont utilisées pour introduire un terme, pour discuter d'un concept, pour citer ses propres textes, pour citer des classiques - les réfuter ou s'y appuyer (rarement), pour emprunter un concept (souvent) et pour se servir de données ethnographiques (massivement).

L'article est divisé en six parties, ou chapitres, dotées d'un titre mais sans numérotation; il n'y a pas de bibliographie en fin d'article. Notons un contraste entre l'appareillage considérable des références, indice habituel d'une écriture scientifique, ou à tout le moins académique, et le choix d'une formule journalistique pour l'intitulé des chapitres, par exemple: "Des coqs et de hommes", ou bien "Jouer avec le feu"; seul le

d'accès. D'une façon encore périphérique, je vois deux causes à cette difficulté de lecture.

La première se trouve dans le fait que le texte commence par un récit, contrairement au standard des monographies dans le domaine⁽¹⁾ qui veut qu'on commence par une introduction méthodologique, ou sinon, par une référence (même seulement contextuelle) aux méthodologies admises. Il s'agira d'essayer de comprendre le sens ou la fonction de ce récit dans l'économie du projet de Geertz.

On peut, certes, le lire comme une "description d'actions"⁽²⁾, une méthodologie déguisée, mais c'est alors une variante de l'"observateur-participant" dont on s'accorde aujourd'hui à penser qu'il est bien peu consistant⁽³⁾; de plus, elle ne guide guère le lecteur dans sa reconstitution du cheminement de la procédure de l'enquête menée par l'anthropologue. J'y reviendrai, mais retenons déjà que la notion de **récit**, qui se trouve au départ d'une stratégie d'exposition, sera également l'un des thèmes ou des objets du discours théorique de Geertz, qui se réfère à Ricoeur et à son épistémologie du discours historique. Par ailleurs, à part cette entrée en matière, ce texte n'a rien de littéraire, rien d'un récit de voyage.

L'autre cause tient à l'absence d'un "plan de texte"⁽⁴⁾ et d'une problématique qui seraient explicités d'emblée dans une introduction (voire dans un "abstract") conformément aux canons du genre et qui permettrait au lecteur d'anticiper sur ce qu'il va lire: le sens ou la fonction de ce qu'on lit est toujours donné après, en fin de partie ou de chapitre. De ce fait, la proportion relative de considérations théoriques et méthodologiques, ou de changements de niveau par rapport aux considérations proprement empiriques augmente à mesure qu'on avance dans la lecture, imposant à chaque coup une relecture rétrospective, pour déboucher en fin sur des déclarations méthodologiques. Ce qui ne veut pas dire que le texte manque de cohésion: bien au contraire, une observation des procédés textuels d'articulation utilisés par l'auteur montre que sa rhétorique, qui est donc analytique plutôt que synthétique, est en réalité sans faille et que les procédés de transition d'une partie à l'autre sont systématiquement réglés: par exemple, chaque chapitre s'achève par un changement de niveau de discours, un déplacement de l'intérêt ou l'énoncé d'un problème à résoudre.

L'auteur lui-même s'en explique lorsqu'il classe ses "Notes" dans le genre "essai"⁽⁵⁾ pour l'opposer au traité théorique qui serait une somme synthétique: "*The essential task of theory building is not (...) to generalize across cases but to generalize within them*". J'y reviendrai également, mais retenons déjà l'expression "**theory building**" et l'idée qu'une théorie en développement s'approfondit davantage qu'elle n'accumule, passant de couches plus grossières et élémentaires de la compréhension à des couches plus articulées.

Ces considérations toutes extérieures sur le texte de Geertz et ses procédés d'exposition n'ont pas pour but de le déclarer "mal formé". Cette éva-

dernier titre a une signification non descriptive et étiquette le problème traité: "*Lire quelque chose de quelque chose*".

(1) cf. J.A. Boon, (1983), *Functionalists write too: Frazer/Malinowski and the Semiotics of Biography*, *Semiotica*, 46, 2/4, 131-149.

(2) F. Revaz, (1987), *Du descriptif au narratif et à l'injonctif: les prédicats fonctionnels (ici-même)*.

(3) C'est ainsi que me paraît l'interpréter J. Lowy, (1981), *Theorizing Observation, Communication and Cognition*, 14, 1, 7-23.

(4) cf. J.M. Adam, (1987), *Textualité et séquentialité. L'exemple de la description, Langue française*, 74, 51-72. Les instructions explicites de lecture sont plutôt rares et font rappeler davantage qu'elle ne font prévoir.

(5) C. Geertz, (1973), p. 26

luation "paradigmatique" le jugerait en effet du point de vue des sciences de la nature ou de toute discipline se réclamant de leur modèle rhétorique et argumentatif. Elles n'ont pas pour but non plus de le déclarer "littéraire"; cette évaluation-ci viendrait des opposants à la première, et selon elle, les sciences humaines ne pourraient *en aucun cas* être confondues avec les sciences de la nature et devraient se démarquer en assumant une rhétorique ou une argumentation tout autre, leur objet étant "tout autre": l'Homme"; en fait, ce qui est postulé appartenir à l'ordre des significations ne saurait être connu que littérairement, prétend-on. Ce débat existe actuellement en épistémologie de l'anthropologie, notamment à propos du statut de l'ethnographie.

En constatant qu'on trouve bien, dans le texte de Geertz, dans sa façon de composer et de qualifier son propre texte, des indices d'une démarcation relativement à d'autres façons d'exposer des connaissances, je me pose plutôt les questions suivantes.

Ce fait, facilement constatable, implique-t-il immédiatement une démarcation (qui tiendrait au terrain propre de la discipline, à savoir des activités humaines et des significations) relativement à des façons normales, en sciences empiriques, de construire des connaissances? Et si oui, à quel niveau de l'entreprise prend-elle place? Au niveau des concepts, des schémas d'explication, des modes de raisonnement ou à celui des procédures d'observation?

1.2. Points théoriques

Cette remarque et ces questions ont pour but de faire voir que mon intérêt ne s'oriente pas dans le sens d'une épistémologie "interne", pour laquelle il s'agirait de décider, dans la discipline elle-même, de ce qui est "bien" ou "mieux" pour l'anthropologie et de prendre ainsi position dans le débat interne à cette dernière, ce qui équivaldrait à intervenir dans la discipline d'un point de vue normatif. Il s'oriente plutôt dans le sens d'une épistémologie "externe" (sous ce terme, je paraphrase ce que Piaget appelle "dérivée"⁽¹⁾); celle-ci prend pour un fait, à décrire sans jugement de valeur, que quelqu'un, à un moment donné de l'histoire, dans une certaine constellation de rapports sociaux et matériels et dans un certain langage, contribue ou croie (ou dise) contribuer à l'instauration d'une norme nouvelle pour l'action. Ici, il s'agit de l'action en quoi consiste le fait de faire de l'anthropologie.

Ce qui m'intéresse donc, c'est comment les anthropologues construisent une connaissance dans leurs formulations et comment ils justifient cette construction. Mais que l'un, la justification, ne soit pas nécessairement le "portrait" de l'autre, la construction⁽²⁾, que ce qu'on croie ou dise faire ne corresponde pas automatiquement à ce qu'on fait, entre aussi dans le fait que je considère. On pourrait rencontrer là peut-être un des traits contingents qui distinguent aujourd'hui certaines sciences d'autres sciences, humaines ou non.

(1) J. Piaget, (1967), Logique et connaissance scientifique, Paris, Gallimard, 1173-1179. Pour Piaget, l'objet de l'épistémologie dérivée est le type de relation qui, dans une discipline donnée, s'établit entre le "sujet" et l'"objet" d'une connaissance et qui intéresse le problème général (ou philosophique) des rapports entre le sujet et l'objet dans la construction de la connaissance, quelque soit le type de connaissance. La question de l'épistémologie interne est, pour les sujets d'un type de connaissance donnée, celle des fondements mêmes de l'objectivité des objets dont ils sont les sujets. Si la première approche n'est pas normative (mais psychologique, sémiologique, logique, sociologique ou historique), la seconde doit l'être. La première peut être critique, au sens de Kant ou, de façon moins spéculative, par comparaisons dans le processus de l'histoire qui "sanctionne" de façon rétrospective; la normativité de la seconde est par contre inévitablement appelée par sa fonction.

(2) M. J. Borel (1987c), 169.

L'existence de ce décalage entre les procédures utilisées et les méthodologies avouées permet en tous les cas à la réflexion épistémologique de ne pas préjuger au départ d'une différence entre les sciences qui ne leur viendrait, en quelque sorte par destin, que de leur objet !

La question générale que j'aimerais esquisser de ce point de vue est celle de savoir si l'entreprise de Geertz, telle que son texte nous la révèle, instaure bien un nouveau paradigme en anthropologie comme certaines de ses déclarations, ou du moins celles qui ont circulé sur elles dans les débats, semblent le laisser croire. Pour la poser, il faudra donc étudier ses déclarations mais également comment, de fait, il construit ses objets au moyen de descriptions, et comment il développe ses explications.

Difficultés de lecture pour le lecteur, choix d'une rhétorique analytique et choix d'un type littéraire de texte pour le locuteur, il n'en reste pas moins que, pour l'épistémologue qui le lit, ce texte porte de très nombreux indices de la présence d'un discours scientifique.

Premièrement en effet, on y parle de quelque chose qui existe (les Balinais se livrent au jeu du combat de coqs même si l'observateur n'y est pas, ou du moins d'autres sources l'attestent), qu'on pourrait "aller voir" (et on peut y aller) dans des conditions analogues à celles dans lesquelles on nous les montre. On y indique aussi comment ces "choses", c'est-à-dire une expérience de terrain, sont transformées en objets de connaissance et de communication scientifique, à différents niveaux d'élaboration, en d'autres termes comment elles sont schématisées⁽¹⁾ dans un projet de connaissance empirique sous forme de description et d'explication.

Deuxièmement on y parle également, à un autre niveau, des démarches qui président à cette construction et qui l'autorisent, de leurs relations avec d'autres démarches possibles et de leur légitimité respective. Enfin on y voit la connaissance construite mise en rapport avec d'autres états de cette connaissance, antérieurs et extérieurs au texte-même, mais intervenant dans la construction sous la forme de références, par exemple. Et celles-ci sont nombreuses dans le texte.

Geertz est lui-même assez clair sur ce point dans un de ses propres intertextes: une science est une science. Interprétative ou non (je reviendrai sur ce qualificatif), "*its freedom to shape itself in terms of its internal logic is rather limited*"⁽²⁾, et son discours ne peut s'opposer à l'articulation conceptuelle et échapper aux modes systématiques de résolution de problèmes et d'exposition que tout travail à l'intérieur d'une discipline donnée requiert. Quand bien même elle se voudrait interprétative (et certes, en anthropologie, quelle que soit son étiquette, il ne peut s'agir à strictement parler ni de prédiction, ni a fortiori de déduction dans quelque modèle à "covering laws" que ce soit), elle ne peut donc se limiter à une auto-validation "empathique" qui ne tiendrait que de l'intuition géniale et du talent d'écrivain de l'interprète. Se formulant, elle use de canons explicites et doit contrôler ce qu'elle prétend objectiver. On n'y "*insinue*" pas de la théorie, dit Geertz, on doit la "*poser*"

(1) Dans l'optique des recherches neuchâteloises, l'idée de schématisation est une notion plus souple que celle de "modèle" pour rendre compte de la part construite de toute connaissance qui se formule dans un langage, quel que soit son niveau d'abstraction ou d'organisation. Aujourd'hui, l'idée de modèle est tellement liée à la mathématisation et à la technicisation des théories logiques qu'elle peut difficilement servir, sans perdre de sa précision théorique, à désigner par exemple ce qu'il peut y avoir de construit, de "fabriqué" dans ces formules en langue naturelle en quoi consiste une description ou un rapport de terrain, autrement dit dans un discours peu ou pas formalisé au sens exact du terme.

Pour la rattacher aux notions que je me propose d'introduire, je vais expliciter cette remarque en faisant appel à deux distinctions que j'ai déjà utilisées pour encadrer et pour guider, d'un point de vue épistémologique (externe), une étude sémiologique de procédures de construction de connaissances dans le discours anthropologique. Je les rappelle brièvement, car elle me serviront à lire le texte dont je veux analyser les procédures de description.

Comme on va le voir, une première distinction⁽¹⁾ concerne deux tendances qui me semblent caractériser toute entreprise scientifique, et elle me sera utile pour justifier la possibilité d'employer les concepts de "**discours quotidien**" et de "**schématisation**", selon la définition de Grize⁽²⁾, pour étudier un discours comme celui de Geertz en tant que scientifique. La seconde distinction, qui découle de la première, relève deux aspects inséparables de la tâche professionnelle de l'anthropologue quand il prétend faire de la science.

Plutôt que d'opposer d'emblée, et de façon extérieure ou normative, le discours "scientifique" qui serait... scientifique au discours "littéraire" qui serait, donc, littéraire..., j'admettrai à titre d'à priori qu'un savoir qui n'est pas formalisé est schématisé⁽³⁾.

Mais on se souviendra alors qu'un savoir formalisé est essentiellement lié à un certain type non-naturel de langage. Il en va, c'est évident, de même d'un savoir schématisé qui est lui aussi lié au langage; mais contrairement au premier type de savoir lié à un langage spécifié, c'est à du ou à des langages que ce dernier est lié, des langages qui sont plus ou moins naturels selon les cas. On admettra aussi, le constat est aisé, qu'en anthropologie les textes ne sont en général pas formalisés, et donc que leur(s) langage(s) est (sont) plus proche(s) de ceux des discours quotidiens, c'est-à-dire de la variété mais aussi de la spécificité des discours de tout un chacun dans diverses sphères de l'activité.

Mais à quoi tient alors la quotidienneté - autrement dit une certaine spécificité - du discours scientifique quand il n'est pas formalisé sans être pour autant "ordinaire"?

1. Voici une première distinction qui me semble utile pour pouvoir répondre à cette question. Il existe à mon avis deux tendances qui sont internes à tout projet de science dans notre histoire (un projet de compréhension objective, ou pour le moins intersubjective, de ce que les choses sont) et dont leurs discours témoignent empiriquement.

a. L'une de ces tendances (il est donc question de degrés) est une tendance à l'"**idéographie**", c'est-à-dire à la formation de langages plus fonctionnels pour le traitement des concepts et du raisonnement que pour la communication. Cette tendance se manifeste déjà de l'intérieur d'une langue naturelle⁽⁴⁾, et elle peut s'attester à divers niveaux dans la formulation du discours:

(1) M.J. Borel, (1987c), 163-164.

(2) J.B. Grize, (1982), De la logique à l'argumentation, Genève, Droz.

(3) Un discours non formalisé relève en d'autres termes des opérations de la logique naturelle, ce qui signifie que toutes ses procédures ne sont pas reconstituables dans le langage non naturel de la logique de la démonstration. Elles sont "non formelles" comme l'on dit aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elles soient informelles! Voir sur ce point deux numéros de Argumentation (à paraître en 1988) consacrés aux rapports entre l'argumentation et, respectivement, la logique et l'épistémologie.

(4) Il est frappant de constater que même Malinowski, pourtant peu susceptible d'être taxé de formalisme, distinguera soigneusement un mode d'exposé des données et des documents propre

même, l'on peut dire qu'au niveau de la description, pourtant en principe "idiographique" (non close, singulière, concrète...), la transformation d'une chose d'expérience en la schématisation d'un objet de discours scientifique est à ce prix.

b. La seconde tendance dont je veux parler est une tendance à la **"distinction"** selon laquelle il n'est de connaissance scientifique que démarquée des connaissances ordinaires, et au nom de laquelle peuvent être identifiés, sur le plan social et historique, des disciplines et des traditions, des professions, des programmes et des institutions, c'est-à-dire tout un cadre de référence pour des activités normées.

La description comme discours est l'une de ces activités, dont les formes admises devront ainsi servir aux fonctions requises de données ou de documents pour la construction, la justification ou la transmission d'une connaissance.

Aussi convient-il, de ce point de vue, de recevoir avec prudence toutes les tentatives faites pour classer un discours comme celui de Geertz, et avec lui tout ce que *devrait* être l'anthropologie, hors de la portée des deux tendances dont je viens de parler, sous prétexte qu'il se démarque par certains traits de paradigmes reçus en anthropologie. Encore convient-il de voir où se situe la démarcation.

2. La seconde distinction que je veux rappeler concerne, compte tenu de la première, la tâche professionnelle et disciplinaire de l'anthropologue.

Comme savant dédié à la recherche "de terrain", ce qu'il partage avec plus d'une discipline empirique (y compris en sciences de la nature), il est voué à **"rapporter"**, au double sens de l'expression que j'emprunte ici à Latour⁽¹⁾. Il a d'une part, c., à faire rapport sur quelque chose qui lui préexiste dans son contexte propre qu'est le terrain: la science empirique a beau construire ses objets, elle a cependant à justifier que ses constructions ne sont pas uniquement des artefacts ou des "fictions"⁽²⁾. Mais d'un autre côté, d., il a encore à rapporter avec lui quelque objet susceptible d'être traité dans un programme de recherche, de prendre place dans d'autres contextes, celui de la discipline et de ses problèmes, celui de la profession et de ses savoir-faire, ou celui du discours où il prendra forme et sera communiqué à divers publics⁽³⁾.

De ce point de vue, la description aura pour aspect de son sens, son aspect énonciatif⁽⁴⁾, de référer ou d'individualiser quelque chose du terrain, tout en permettant, par un autre aspect, un aspect cognitif, de l'identifier comme un certain objet doué de traits de structure; et elle aura pour fonctions

et un langage public, celui qu'il pratiquera dans ses *Aryonantes* à savoir le récit, moins ennuyeux pour le lecteur non professionnel, plus vivant.

(1) B. Latour, (1985), *Les "vies" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques*, Culture Technique, 14, 4-29.

(2) S. Borutti (1986), *Models and Interpretations in Human Sciences: Anthropology and the theoretical notion of Field*, Actes du colloque d'histoire et de philosophie des sciences, Gand, 901-914 (à paraître). En insistant à juste titre sur le caractère construit (fictionnel) des connaissances, on ne peut cependant négliger de mentionner tous les contrôles qui pèsent sur cette construction dans l'optique réaliste et critique qui veut l'oeuvre de science.

(3) Même J. Favret-Saada qui dans (1977), *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, qui pousse très loin la réflexion sur les conditions interactives, dialogiques et sur les jeux de miroir requis par les pratiques de l'observation de terrain en anthropologie interprétative, et sur leurs difficultés à être transmises, se voit confrontée avec les nécessités imposées par la tâche professionnelle de l'anthropologue qui est de "rapporter". cf. Borel (1987a), 83-88.

(4) Cf. J. Prod'homme, *ici-même*,

d'entrer dans des constructions discursives dont la finalité est autre que descriptive, des explications, des argumentations, des récits...

De ces deux distinctions, il découle donc certaines hypothèses sur la description, qui vont guider une analyse sémiologique. Mais avant de les élaborer à l'occasion du texte que j'ai choisi, ce qui fera l'objet d'une troisième partie, il me faut commencer, dans une deuxième partie, par indiquer ce qu'est le projet d'une anthropologie "interprétative" selon Geertz. Je résumerai ensuite les différentes parties ou mouvements de son discours dans le texte des "Notes", afin de pouvoir situer les passages descriptifs retenus par mon analyse dans le contexte d'une procédure d'exposition (que j'ai déjà brièvement caractérisée) et dans celui d'une procédure de résolution de problème impliquant données et arguments; un résumé schématique en esquissera la forme et le projet. Je conclurai enfin en revenant sur les questions que j'ai posées, celle de savoir à quel endroit de la construction se situerait la nouveauté de l'entreprise de Geertz, et celle qui concerne le rôle et la portée du récit initial.

2. L'idée d'anthropologie interprétative et le discours des "Notes"

2.1. L'idée d'anthropologie interprétative

Qu'est-ce, selon Geertz, que l'anthropologie interprétative? La réponse fournie par le texte des "Notes" est fort allusive et le lecteur l'apprend en quelque sorte en marchant, voué à découvrir, à accumuler et à organiser différents indices semés dans le fil du texte.

On peut constater d'abord que ces indices concernent pour la plupart la façon dont il faut penser l'objet de l'enquête, cet ensemble d'événements vécus d'abord comme "*poussière et panique*" (p.90) par l'anthropologue dans son premier contact avec le terrain, à savoir les combats de coqs; on a en fait très peu d'informations méta-discursives sur ses méthodes, c'est-à-dire sur le type d'explication proposé, sur la construction de l'objet tel qu'on nous le fait concevoir à partir des données saisies sur les événements du terrain, et sur la façon dont ces événements sont eux-même en relation avec l'anthropologue, donc sur les procédures d'observation. L'auteur nous en dit donc plus sur ce qu'il pense que sur ce qu'il fait; il conclut d'ailleurs lui-même son texte par cette formule programmatique: "*Les sociétés comme les vies contiennent leur propre interprétation. Ce qu'il faut apprendre, c'est comment y accéder*" (p.146).

On a ainsi une forme curieuse de monographie, à intention certes descriptive et explicative qui présuppose connu, comme dans son dos ainsi que le veut le genre, le canon des savoir-faire de la discipline. Cependant, en se qualifiant elle-même de "Notes", elle projette devant elle, comme une tâche encore à remplir, l'élaboration d'un nouveau canon propre à "*venir sociologiquement des formes symboliques*" (p.146).

Car c'est bien de cela qu'il s'agit au niveau de l'objet de l'enquête: de formes symboliques.

Grâce aux indices⁽¹⁾ contenus dans des commentaires théoriques injectés

(1) Ces indices sont fournis par des termes semés au fil du texte. En quelque sorte sous les yeux du lecteur, le champ sémantique du symbolique qui nourrit la thèse sur la nature du CC se construit coup par coup, dans une prolifération de termes rarement fixée par des dé-